

Revue Française d'Administration
Publique

Octobre - Décembre 1985

N° 36

pp. 631 - 637

par Jean-Louis
Hé

COMPTER, RACONTER

Philippe COUTY

Chercheur à l'ORSTOM

Dans sa recension du livre de Michel Volle sur *Le métier de statisticien*, Alain Desrosières rappelle la distinction que l'on peut faire entre deux traditions étroitement imbriquées dans la statistique actuelle : celle de la « statistique impérialiste » liée à la gestion administrative d'un État centralisé, et celle d'une « statistique rationnelle », plus récente, destinée à éclairer les décisions d'agents dispersés (1).

Cette discrimination peut servir de point de départ à quelques réflexions sur l'ambiguïté qui enveloppe toute opération de recensement, ou en général de dénombrement.

Compter des personnes ou des choses, c'est presque toujours œuvrer pour un pouvoir. Du polyptique d'Irminon au cadastre napoléonien, de l'inscription maritime au recensement d'un commandant de cercle, partout je vois la griffe de l'autorité posée sur la matière imposable ou sur les classes mobilisables. Partout l'on compte pour taxer, pour enrôler, pour mettre au travail. Soumis à cette opération élémentaire, que peut penser l'administré clairvoyant, sinon ce que lui souffle le fabuliste : « Notre ennemi, c'est notre maître » (Le vieillard et l'âne)?

Le recensement, c'est aussi l'humble et consciencieuse adhésion au foisonnement d'une multitude. Loin dans ce cas de manifester une suprématie, le fait de compter traduit une volonté de soumission à l'inconnaissable réalité que l'on espère circonvenir en mesurant patiemment sa profusion. Tour à tour maître et esclave, l'agent recenseur joue deux personnages dans deux comédies bien différentes : celle de la souveraineté, celle de la connaissance.

Describere, profiteri

Quoi de plus simple, à première vue, que le recensement envisagé sous le premier de ces deux aspects? La relation entre recenseur et recensé est verticale, asymétrique, autoritaire. C'est celle du rassemblement dans une cour de caserne : « Comptez, comptez, comptez vos hommes! Comptez, comptez, comptez-les bien! ». Ou celle du contrôleur des contributions directes, autrefois, en tournée dans les mairies de campagne pour faire avec les répartiteurs l'appel des chiens imposables.

1. A. Desrosières. A propos du livre de Michel Volle : *Le métier de statisticien*. *Courrier des Statistiques*, N° 22, avril 1982, pp. 59-60.



Dès qu'elle recense, pourtant, l'autorité doit persuader. Elle rencontre ainsi très vite les limites de sa puissance. Il y a quelque chose de paradoxal, et peut-être de rassurant, quand on y songe bien, dans le fait que la démarche élémentaire de tout pouvoir, celle de compter, trouve en elle-même son propre frein.

Quelques considérations de sémantique éviteront ici de longs développements. Au début de l'évangile de Saint Luc (II, 1-3), il est question d'un recensement ordonné par César Auguste à l'époque où Cyrenius gouvernait la Syrie. Le texte grec original utilise, dans les trois versets qui nous intéressent, des mots ayant tous la même racine : ἀπογράφεισθαι (être inscrit sur un registre), et ἀπογραφή (inscription ou inventaire). Les grandes versions de la Réforme adoptent la même économie de moyens, et traduisent en mettant l'accent sur l'objet fiscal du recensement. La King James de 1611 dit : *to be taxed, taxing*. La traduction de Luther donne : *geschätzt werden* (être évalué ou taxé), *schätzung*. Enfin la Bible suédoise dit : *skattskrivvas* (être porté sur le rôle des contribuables), *skattskrivning*.

Douze siècles plus tôt, cependant, la Vulgate latine de Saint Jérôme avait introduit une nuance de taille entre le mot désignant le recensement ordonné par l'empereur et celui désignant l'exécution sur le terrain. Le texte parle d'abord d'une *descriptio*, et de *describere*. *Describere*, cela veut dire déterminer, délimiter, répartir. C'est le projet du pouvoir. Dans le verset 3, en revanche, on trouve un terme tout autre : *Et ibant omnes ut profiterentur singuli in suam civitatem*. *Profigerentur* vient du verbe *profigeri*, qui signifie effectuer une déclaration devant un magistrat. *Describere*, *profigeri* : deux moments, deux éléments constitutifs de tout recensement. La décision d'opérer le dénombrement, puis le passage à l'acte effectué — en partie — par les administrés.

La dichotomie que le subtil Saint Jérôme souligne en traducteur plus soucieux de précision que de fidélité à l'original grec a engendré de tout temps des difficultés pratiques. A l'époque des colonies françaises, par exemple, les administrateurs ne cessaient d'y faire allusion dans leurs rapports. Témoin ce texte écrit en mars 1911 par l'administrateur adjoint commandant le cercle de Ouahigouya, dans l'actuelle Haute-Volta :

Presque partout, le docteur D. qui, dans ses tournées, a toujours procédé d'une façon scrupuleuse et très méthodique, était arrivé à vacciner un nombre d'habitants sensiblement supérieur à celui que portaient les statistiques officielles. Il est vrai que les indigènes se présentaient plus facilement à lui que devant un agent recenseur dont ils n'ignoraient pas — les chefs du moins — que les travaux servaient de base à l'établissement des rôles. Dès qu'il s'agissait de ces derniers, ils échappaient en plus grand nombre aux rassemblements qu'on voulait leur imposer et qui exigeaient d'ailleurs, pour être obtenus, même imparfaitement, un personnel assez considérable...⁽²⁾.

Describere, *profigeri* : la nouveauté, c'est que la distinction n'est plus seulement de mise dans les pays colonisés, qu'il s'agisse de l'Empire romain ou de l'Afrique occidentale française. En Europe aujourd'hui, en Allemagne fédérale par exemple, il ne suffit plus que l'autorité décide pour que les administrés obtempèrent. La première ambiguïté de tout recensement, c'est de mêler de manière indissoluble et problématique une relation verticale et hiérarchique avec une relation de coopération entre recenseurs et recensés.

2. J.-Y. Marchal. *Chronique d'un cercle de l'AOF. Ouahigouya, Haute-Volta, 1908-1941*. ORSTOM, Paris, 1980, p. 49.

L'effet Borges et l'effet Rodrigue

Supposons que les assujettis aient accepté de collaborer à ce qui, nous venons de le voir, ne peut être qu'une œuvre commune. Supposons que le résultat voulu soit obtenu, c'est-à-dire que la *descriptio* existe matériellement, sous forme de documents, de tableaux, de bandes magnétiques, de publications. Et après?

Deux mésaventures alors guettent le pouvoir. Elles ont ceci de commun qu'elles tendent à déposséder l'autorité de ce qu'elle croit détenir, à savoir un moyen de traiter, de manipuler, de pressurer dans un but d'intérêt général l'univers vivant sur lequel elle vient de porter son majestueux regard.

C'est avec soulagement que l'administration s'empare du produit des opérations de dénombrement. Quel repos en effet d'avoir affaire à des lignes et à des colonnes peuplées de chiffres qui vont se prêter sans la moindre dérobaie à toutes les manipulations qu'on voudra! La statistique césarienne enfante un εἰδωλον, simulacre ou fantôme, répondant à toutes sortes de normes techniques ou même esthétiques, mais dangereusement capable d'accaparer l'attention du pouvoir, de l'amuser. Cela jusqu'au prochain dénombrement, c'est-à-dire jusqu'au prochain retour sur le terrain. Ce glissement fatal de la vie vers l'image correspond à la pente naturelle des lettrés. Tout scribe souhaite s'enfermer dans son bureau avec des documents dociles. A ce point de vue, le statisticien n'est pas loin de ressembler au magistrat décrit par Tolstoï :

Dans l'instruction des affaires criminelles, Ivan Ilitch acquit rapidement ce procédé qui consiste à écarter toutes les circonstances étrangères au service, et à donner à toute affaire, si complexe qu'elle soit, un aspect tel qu'elle puisse être exposée sur le papier, ses opinions personnelles étant exclues, en s'attachant surtout à ce que toutes les formalités soient observées (La mort d'Ivan Ilitch, chap. 2).

Inévitable dérive, qui frappe le Monstre Froid d'une cécité monumentale. Je propose d'appeler cette cécité *effet Borges*, car elle est tragiquement symbolisée par la situation du grand écrivain argentin. Borges donne au paradis l'apparence d'une bibliothèque, lieu par excellence d'accumulation des documents, mais lui-même est exclu du paradis parce qu'il a perdu la vue :

Lent dans l'obscur, j'explore la pénombre
creuse avec une canne incertaine,
moi qui m'imaginai le paradis
sous l'espèce d'une bibliothèque

(Poème des Dons, L'auteur et autres textes)

Comme si cela ne suffisait pas, une seconde perversion, plus grave que la précédente, frappe les recensements d'une stérilité paradoxale. Au détournement d'attention qu'engendre l'accumulation physique des documents, s'ajoute en effet l'ivresse intellectuelle provoquée par l'abus de la sommation.

Dénombrer, c'est fabriquer des quantités globales qui ont les mêmes avantages et les mêmes inconvénients que les idées générales selon Tocqueville. Elles permettent « de renfermer un très grand nombre d'objets analogues sous une même forme afin d'y penser plus commodément ». Cette commodité a un prix, que Tocqueville n'a pas manqué de noter :

Les idées générales ont ceci d'admirable qu'elles permettent à l'esprit humain de porter des jugements rapides sur un grand nombre d'objets à la fois; mais d'une autre part, elles ne lui fournissent jamais que des notions incomplètes, et elles lui font toujours perdre en exactitude ce qu'elles lui donnent en étendue.

(De la Démocratie en Amérique, II, 1, 3).

Après avoir dénombré, l'autorité classe et totalise, au sein de catégories préétablies, les individus qu'elle a saisis. Tout ce qui a été dit sur l'arbitraire et la relativité de ces catégories⁽³⁾ me semble résumé par quelques vers de Corneille, prononcés par le Cid quand il raconte son combat contre les Maures :

Sous moi donc cette troupe s'avance
Et porte sur le front une mâle assurance.
Nous partimes cinq cents; mais par un prompt renfort,
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port.

(Le Cid, IV, 3)

Trois mille? Soit, personne n'ira vérifier. Ce qui me comble d'aise dans ces vers, c'est le merveilleux « Sous moi », qui trahit la confondante naïveté d'un chef né. Sous le Cid Campeador il ne peut y avoir qu'une troupe indistincte, dont le chef dira toujours qu'elle est excellente et qu'elle est nombreuse. Pour ce qui est de la mâle assurance, par exemple, je demande à voir. La troupe du Cid a bien dû comprendre une part d'aventuriers centrifuges, de pêcheurs en eau trouble, de spadassins pochards, de mécontents crispés sur quelque arriéré de solde, de pillards timides et d'espions stipendiés. Rodrigue n'en a cure, il est trop occupé à refaire l'histoire. A son profit, bien entendu. Trois mille patriotes, et n'ayant qu'un seul front, voilà ce dont il a besoin pour sa carrière. Ainsi procède le pouvoir : il agrège, il résume, il simplifie, puis, avec un naturel inimitable, il s'installe où donc? Au sommet, parbleu! Ce faisant le pouvoir accepte d'ignorer ce qui s'est vraiment passé, mais là n'est pas la question. Je propose d'appeler *effet Rodrigue* l'éblouissante cabriole à la faveur de laquelle un responsable, un entraîneur d'hommes, un coryphée quelconque s'attribue, sans hésiter une seconde, le droit d'additionner très approximativement les forces qui vont lui servir bon gré mal gré de piédestal. Nous voyons jouer l'effet Rodrigue quand un gouvernement ordonne à ses agents recenseurs de ne pas poser de questions relatives à l'appartenance ethnique : la « troupe » ne saurait être qu'unie sous la conduite du chef. Nous voyons encore jouer l'effet Rodrigue lorsqu'un gouvernement renvoie les statisticiens à leurs additions parce qu'ils n'ont pas recensé suffisamment de monde : il m'en faut trois mille, et non pas cinq cents!

Parvenus à ce point, nous pouvons suggérer que la statistique césarienne *n'a pas* pour but véritable d'accroître les connaissances. Toute société ne se laisse dénombrer que si elle le veut bien. Sitôt recensée, elle s'évade de l'image où on a voulu l'enfermer, abandonnant les chiffres au pouvoir comme un os à ronger. Cet os est creux, et il est vide, mais qu'importe? Un os peut toujours tenir lieu de sceptre et de massue.

Sakhaline

A la statistique césarienne et asymétrique, on oppose parfois, de façon quelque peu schématique, l'enquête ethnographique dont l'objet serait périodiquement remis en cause par ce que révèlent progressivement les données recueillies⁽⁴⁾. La démarche serait alors circulaire : une boucle relierait le questionnement à la collecte, puis à l'analyse, puis de nouveau au questionnement. Certains se plaisent à accentuer la

3. Voir en particulier :

— A. Desrosières et L. Thévenot. Les mots et les chiffres : les nomenclatures socioprofessionnelles. *Économie et Statistique*, N° 110, avril 1979, pp. 49-65.

— A. Desrosières, A. Goy et L. Thévenot. L'identité sociale dans le travail statistique. La nouvelle nomenclature des professions et catégories socioprofessionnelles. *Économie et Statistique*, N° 152, février 1983, pp. 55-81.

4. N. Herpin. Statistique administrative et enquête ethnographique. *Courrier des statistiques*, N° 21, janvier 1982, pp. 60-63.

distinction en affirmant qu'à l'état pur, la démarche ethnographique peut se passer de dénombrement. Voici par exemple ce qu'on peut lire dans un manuel récent :

On suppose que l'enquêteur doit interpréter la situation d'autonomie ou de dépendance d'un groupe situé à l'intérieur d'un village. Il s'agira de repérer, par l'observation des pratiques sociales, surtout et principalement, l'unité-groupe à l'intérieur de l'unité-village. Ce qui est significatif pour l'enquêteur, ce sont les relations d'échange, de communication, de coopération etc. qui animent la vie collective de l'ensemble observé. Ce sont ces relations qui dessinent les contours des différentes unités sociales significatives de cet ensemble. Dans ce sens, il est probable qu'au niveau d'une enquête-sondage (limitée dans le temps et dans l'espace social), un recensement complet de la population soit inutile⁽⁵⁾.

Il me semble que cette dernière opinion est erronée. L'anthropologue ne saurait se contenter, tel la Françoise de Proust, des « rares vérités que le cœur est capable d'atteindre directement ». Il lui faut absolument collecter des données précises, et cela par le biais de dénombrements. Toutefois les comptages ne sont pour lui qu'un moyen, ou un prétexte. Plus question de fabriquer à grands traits une image obtenue par sommation d'unités apparemment semblables. L'énumération devient une clef, grâce à laquelle on espère ouvrir la porte d'un récit. On compte alors pour raconter.

A la fin de l'année 1889, Anton Tchekhov, âgé d'à peine trente ans, médecin, auteur déjà connu de nouvelles et de pièces, écrit à son ami Souvorine qu'il a passionnément envie de se cacher quelque part pour cinq ans et de faire « du travail minutieux et soigneux ». Le projet se précise très vite. Tchekhov décide de partir pour Sakhaline, « seul endroit, après l'Australie dans le passé et Cayenne, où l'on puisse étudier une colonisation faite avec des criminels ». Il part le 21 avril 1890 et arrive dans l'île en juillet. Il y séjournera environ quatre mois.

On possède une traduction française de l'étude que Tchekhov a publiée en 1893 dans la revue *La Pensée Russe*⁽⁶⁾. Les premières pages du livre font songer à Jules Verne.

Je suis arrivé à Nikolafevsk, l'un des points les plus orientaux de notre pays, le 5 juillet 1890, par bateau. L'Amour y est très large, la ville située à vingt-sept verstes seulement de la mer...

Triste endroit que Sakhaline. L'agronome Mitsoul, qui a parcouru l'île quelques années plus tôt, y a trouvé des conditions si misérables qu'il a été réduit à manger son chien. Plein d'énergie, Tchekhov prend aussitôt une décision qui vaut d'être méditée.

Afin de faire, autant que possible, le tour de tous les points de peuplement, et de voir de plus près comment vivent la majorité des bannis, j'ai recouru au seul moyen qui me paraissait possible dans ma situation : j'ai établi un recensement.

Dans chacune des colonies où je me suis rendu, j'ai pénétré dans chaque isba, et relevé la liste des propriétaires, membres de leur famille, de leurs locataires et de leurs ouvriers.

On m'a aimablement proposé des aides, mais comme le but essentiel de mon recensement consistait non pas à collationner des résultats, mais à recueillir les impressions que me fournirait l'opération elle-même, je n'ai recouru à l'aide extérieure que dans des cas exclusifs.

Ce travail, effectué en trois mois par une seule personne, ne mérite pas, en fait le nom de recensement; ses résultats ne sauraient se distinguer par leur exactitude ni être considérés comme complets, mais les données plus complètes faisant totalement défaut, peut-être mes chiffres seront-ils de quelque utilité.

(chap. 3, p. 45)

5. D. Delaleu, J.-P. Jacob et F. Sabelli. *Éléments d'enquête anthropologique*. Institut d'ethnologie, Université de Neuchâtel.

6. A. Tchekhov. *L'île de Sakhaline (notes de voyage)*, traduit du russe par Lily Denis. Paris, Les Éditions Français Réunis, 1971, 493 pages.

J'ai souligné, dans ce texte limpide, le passage important. Tchekhov a cherché, et choisi, un moyen de s'obliger à prendre de l'île une connaissance directe, personnelle, exhaustive. On dirait qu'il se défie de lui-même, de son immense capacité de sympathie, de compréhension, d'intuition. Son seul matériau sûr, ce seront les impressions qu'il projette de recueillir, mais encore faut-il que ces impressions soient rassemblées selon la procédure la plus minutieuse, la plus répétitive et la plus éprouvée qui soit. Les chercheurs connaissent bien ce désir d'entrer comme par effraction au sein de la société qu'ils étudient, mais aussi cette défiance qui les fait s'astreindre à des relevés besogneux. Rappelez-vous Leiris, possédé par « le démon glacial de l'information », ironisant sur « la grande guerre au pittoresque, le rire au nez de l'exotisme » (7). Pensez à ces géographes qui, durant des mois, s'obligent à recenser la population et à cadastrer le terroir d'un village, certes pour obtenir la vue d'ensemble exprimée par quelques grands rapports numériques, mais aussi et surtout parce que la mesure de chaque parcelle en compagnie du paysan exploitant constitue un prétexte à conversation, une entrée en matière. Tchekhov remplit de ses mains dix mille fiches individuelles, en un peu plus de trois mois, soit environ cent fiches par jour (8). Nous reconnaissons au passage, dans son récit, des situations familières à tout enquêteur de terrain. L'ennui, par exemple, dont Tchekhov nous dit qu'il dévore les bannis et qu'il a, en conséquence, quelque peu facilité sa tâche :

Je vais seul, d'isba en isba; parfois un forçat ou un colon que l'ennui pousse à assumer le rôle de guide m'accompagne... La plupart du temps, je trouve le propriétaire seul, célibataire rongé d'ennui... Tandis que je cause avec lui, les voisins affluent... Ils s'ennuient tellement qu'ils sont prêts à vous parler et à vous écouter sans fin.

Autre situation reconnaissable : l'équivoque provenant du fait que les personnes interrogées prennent, inévitablement, l'enquêteur pour un agent de l'administration.

Les relégués me considèrent comme un personnage officiel, et le recensement comme une de ces procédures de pure forme qui sont si fréquentes et qui ne mènent généralement à rien. Par ailleurs, le fait que je ne sois pas d'ici, que je ne sois pas un fonctionnaire de Sakhaline, éveille les curiosités. On me demande :

— Pourquoi est-ce que vous nous inscrivez tous comme ça ?

Et les suppositions les plus diverses d'aller leur train. Les uns disent que ce sont les autorités supérieures qui veulent répartir des subsides, les autres qu'on a dû finir par se décider à faire déménager tout le monde sur le continent. D'autres encore jouent les sceptiques, disant qu'ils n'attendent plus rien de bon, car Dieu lui-même les a abandonnés, ceci à seule fin de m'amener à protester.

Cependant, de l'entrée ou du poêle, comme par dérision envers toutes ces espérances, une voix lasse, chagrine, pleine d'ennui, s'élève :

— Et tout ce monde-là écrit, écrit! Reine des Cieux!

7. M. Leiris, *L'Afrique fantôme*, Paris, Gallimard, 5^e éd. 1951, p. 70.

8. On a des photographies de ces fiches, que Tchekhov a fait imprimer sur place par la direction de la police. Elles comportent douze rubriques :

1. Nom du poste ou de la colonie
2. Numéro cadastral de la maison
3. Qualité du recensé (forçat, relégué, paysan proscrit...)
4. Prénom, patronyme, nom de famille, lien avec le propriétaire (épouse, fils, ouvrier, locataire...)
5. Age
6. Religion
7. Lieu de naissance
8. Année d'arrivée à Sakhaline
9. Occupation principale et profession
10. Instruction
11. Marié, veuf, célibataire. Si marié, résidence du conjoint?
12. Recevez-vous des subsides de l'État?

Comment Tchekhov a-t-il exploité ses matériaux? Après les chapitres d'introduction, on trouve d'abord un bloc de onze chapitres consacrés à une description très vivante des divers postes et colonies de Sakhaline. Voici par exemple le sommaire du chapitre VIII :

L'Arkai. Les colonies de la côte occidentale. Le tunnel. La cabane au câble Douï. Les casernements familiaux. La prison de Douï. Les mines de charbon. La prison de Voïedvosk. Les enchaînés aux brouettes.

Viennent ensuite dix chapitres thématiques, consacrés à l'alimentation, au niveau moral des relégués, aux évasions, aux problèmes sanitaires... Tchekhov construit un tableau des effectifs par âge, distingue familles légitimes et unions libres, calcule un taux de natalité, mais ce genre de traitement — dont il se contente parfois de rendre compte en note infrapaginale — n'est visiblement pas sa préoccupation principale. A l'évidence, les données chiffrées soutiennent un récit, ou plutôt une suite de récits dont certains sont faits par les bannis eux-mêmes (le récit d'Iégor, par exemple). L'inimitable musique tchekhovienne se fait entendre à chaque page : discrétion, absence voulue de tout excès dans le ton, pessimisme profond mais non dépourvu d'humour, foi paradoxale dans la capacité humaine d'améliorer, sur des points précis, une situation désespérée. Cet admirable modèle nous fait nous demander, à nouveau, pourquoi la recherche en science sociale a si souvent trahi sa vocation propre, en s'épuisant à mimer le positivisme des sciences physiques, au lieu d'oser marier avec les techniques de la quantification les ressources de l'art et du style⁹).



Inévitable, et sans doute destinée à s'appesantir encore, la statistique impérialiste fonctionne dans un registre qui n'est pas, qui ne peut pas être en premier lieu celui de la connaissance. Elle a d'autres fonctions, et je crois que personne ne s'y trompe. Cependant le désir et le besoin de savoir ne sauraient faire confiance à la seule intuition, fût-elle de la plus haute qualité. En nous montrant, de façon exemplaire, qu'il faut compter pour mieux raconter, Tchekhov nous indique par où il faut passer si l'on veut progresser vers une société rendue plus consciente d'elle-même par la diffusion généralisée de la connaissance.

9. Voir sur ce point :

— D. McCloskey, *The Rhetoric of Economics*, *Journal of Economic Literature*, Vol. XXI, juin 1983, pp. 481-517;
— B. Caldwell et A.W. Coats, *The Rhetoric of Economists : a comment on McCloskey*, *Journal of Economic Literature*, juin 1984, pp. 575-578.